CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal de Versailles, le 27 janvier 2024. BODIN DE BOISMORTIER : Don Quichotte chez la duchesse. Hervé Niquet / Corinne et Gilles Benizio (alias Shirley et Dino).

Il est rare qu'un ouvrage lyrique devienne autant indissociable de l'orchestre qui a contribué à lui rendre ses lettres de noblesse : ainsi de l'opéra-ballet *Don Quichotte chez la duchesse* (1743) de Joseph Bodin de Boismortier (1689-1755), qui fut joué par l'ensemble d'Hervé Niquet, le Concert Spirituel, dans la foulée de sa fondation en 1987. Les reprises scéniques de 1996 n'étaient finalement que le prélude à la renaissance de l'ouvrage dans une nouvelle et ébouriffante mise en scène confiée à Shirley et Dino (vue à Montpellier en 2015), avant que disque et dvd n'immortalisent l'événement pour fêter les 35 ans de la formation sur instruments d'époque.



Un enregistrement multi-récompensé, jusque dans la presse européenne, qui explique pourquoi **Château de Versailles Spectacles** a fait de cette production un étendard de ses spectacles : de quoi démontrer combien rire et bonne humeur peuvent aisément se conjuguer avec l'indispensable qualité artistique. Contemporain de *Platée* (1745) de Jean-Philippe Rameau, ce *Don Quichotte* permet à la musique haute en couleurs de Boismortier de s'épanouir autour de plusieurs saynètes savoureuses qui moquent la crédulité du héros, accompagné du pleutre Sancho Pança. Une Duchesse le poursuit de ses assiduités pour lui faire oublier sa fameuse Dulcinée, tout en lui faisant rencontrer le magicien Merlin, ainsi que d'exotiques japonais en fin d'ouvrage. Dans le même temps, le Duc joue les maîtres de cérémonie pour mieux se rire de Don Quichotte, en construisant la farce au fur et à mesure comme une pièce en cours de répétition, entre vrai-faux amateurisme et joyeuseté bon enfant avec le choeur.

La partie de comédie étant perdue, **Shirley** et **Dino** ont libre cours pour nous embarquer dans leur fantaisie pétrie de

tendresse et de clins d'oeil burlesques, toujours en lien avec la progression de la partition chantée. Il faut voir comment la scénographie intègre les artifices baroques, les modernisant pour mieux leur rendre hommage, sans jamais oublier de provoquer le rire par leur usage décalé. On ne dévoilera pas les nombreux gags de ce spectacle évolutif, toujours légèrement différent selon les soirées, qui multiplie les digressions et les anachronismes volontaires. Le quatrième mur avec le public est ainsi cassé à plusieurs reprises, grâce aux interventions désopilantes d'**Hervé Niquet**, très sollicité, et pas seulement dans la fosse.

On ne peut imaginer meilleur défenseur que le **Concert Spirituel** dans ce répertoire, de même que le plateau vocal réuni, de haute qualité. Ainsi de l'aérien et lumineux **Mathias Vidal** en Don Quichotte, ou du pénétrant et débonnaire **Marc Labonnette** en Sancho Pança. **Chantal Santon Jeffery** (Altisidore) n'est pas en reste dans la virtuosité et l'agilité, tandis que **Nicolas Certenais** (Merlin) fait valoir un timbre superbe, bien qu'un peu raide au niveau de l'articulation. Seule **Lucie Edel** déçoit en comparaison avec une prononciation trop approximative. Mais c'est surtout **Gilles Benizio** qui tient le spectacle sur toutes ses épaules par ses réparties lunaires et délicieusement ingénues, bien épaulé par un complice Hervé Niquet, aussi bon comédien que chef.

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal de Versailles, le 27 janvier 2024. BODIN DE BOISMORTIER : Don Quichotte chez la duchesse. Mathias Vidal (Don Quichotte), Marc Labonnette (Sancho Pança), Chantal Santon Jeffery (Altisidore, La Reine du Japon), Nicolas Certenais (Montésinos, Merlin, Le Traducteur), Gilles Benizio (Le Duc, Le Japonais), Lucie Edel (Une paysanne, Une amante, Le «joli Sapajou»), Charles Barbier

(Un amant). Le Concert Spirituel / Hervé Niquet (direction musicale) / Corinne et Gilles Benizio, alias Shirley et Dino (mise en scène). Photos : Opéra Royal de Versailles.

VIDEO : Laurent Brunner nous parle de « Don Quichotte chez la duchesse » de Bodin de Boismortier

---

CRITIQUE, danse. ANVERS, Stadsschouwburg, le 25 janvier 2024. I. STRAVINSKY : Petrouchka par Ella Rotschild ; K. WEILL : Les 7 Péchés Capitaux par Jeroen Verbrrugen

Kurt Weill inspire à l'Opéra Ballet des Flandres (à Gand puis Anvers…) l'un de ses cycles les plus passionnants : succédant aux précédents *Der Jasager* (2019), Le *Lac d'argent* (2021) et *Mahagonny* (2022), la scène flamande montre une exemplaire créativité en abordant, cet hiver 23 /

24, le ballet chanté *Les Sept péchés capitaux* (1933) composé par l'auteur à Paris, avant de rejoindre les Etats-Unis. La partition féline et mordante est ici couplée à *Petrouchka* (1911) d'un Igor Stravinsky, aussi moderne et audacieux, et bientôt auteur, deux ans plus tard, de son 3ème ballet, révolutionnaire et visionnaire : *Le Sacre du Printemps*.



Chorégraphié, ce *Petrouchka* retrouve sa saveur originelle comme ballet. S'y illustrent les trois marionnettes fameuses, douées de conscience humaine : Petrouchka, la Ballerine et le Maure, tous trois suscités par la figure envoûtante du Mage ; c'est cependant moins le burlesque populaire (le folklore orthodoxe évoqué par Stravinsky au temps de Mardi Gras) et la

part fantastique du conte que la gravité et un questionnement profond sur la nature humaine, qui inspirent ici **Ella Rothschild**, dans sa chorégraphie, crépusculaire et sauvage. Comme le pantin Petrouchka pourtant sensible et en souffrance, le ballet de ce soir souligne la perte de l'individualité face à la violence irrésistible du groupe : le destin du héros contre l'indifférence générale. Le corps mort de la poupée est évoqué comme un emblème de la fragilité insignifiante de nos existences ; sa figure vite balayée par celle d'un âne (au tableau final…) dont les danseurs s'ingénient à mouvoir chaque partie articulée, avec une ardeur régénérée qui efface ce qui a précédé. Outre un certain vertige poétique parfaitement fusionné avec les multiples accents de la musique, le ballet captive par la fluidité du corps collectif, lequel semble rehausser davantage et continûment la riche partition stravinskienne, ses accents crépitants, sa prodigieuse activité qui en font une fresque à la fois populaire et philosophique.



Que vaut la sémillante troupe acrobatique dans l'univers plus cynique, voire acide, de Kurt Weill ? Elle affirme le même style fluide et expressif, aux passages et tableaux parfaitement enchaînés dans la vision du chorégraphe **Jeroen Verbruggen**. C'est même un spectacle total qui comprend des parties chantées très bien intégrées aux mouvements collectifs : dont le choeur d'hommes en fond de plateau, laissant la danse s'émanciper au devant de la scène. Autour d'Anna, figure centrale (qui a son double dansé : **Lara Fransen**, véritable sirène envoûtante), se meuvent les corps félins en une transe animale de plus en plus fiévreuse. Dommage que la chanteuse **Sara Jo Benoot** ne partage pas la même séduction sensuelle et trouble…

CRITIQUE, danse. ANVERS, Stadsschouwburg, le 24 janvier 2024.
I. STRAVINSKY : Petrouchka par Ella Rotschild ; K. WEILL : Les 7 Péchés Capitaux par Jeroen Verbrrugen Photos © Filip Van Roe

VIDEO : Teaser de « Petrouchka » et « Les 7 Péchés capitaux » à l'Opéra Ballet des Flandres

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 21 janvier 2024. VERDI : La Traviata. N. Sierra, R. Barbera, L. Tézier… Simone Stone / Giacomo Sagripanti.

« Tout est affaire de décor, changer de lit, changer de corps »

C'était une soirée habituelle du Paris pimpant et battant de la deuxième décennie du XXIème siècle. D'une rive à l'autre de Paris les multiples incarnations de la sensualité, de la fête et du paraître tourbillonnent dans la nuit telles les lucioles

électriques qui ponctuent leur parcours effréné.

Traviata ci, ***Traviata*** là, chaque saison cette histoire revient sur les plateaux du monde entier. Qu'elle soit en costumes contemporains à sa création au milieu du XIXème siècle ou avec des bas résilles et autres tenues de bouge aux pratiques innommables, cette partition de **Giuseppe Verdi** ne connait pas de répit ni d'oubli, elle forme désormais partie de l'aventure humaine. Qu'est-ce qui nous attire de l'histoire de Violetta Valéry, tout autant que celle de Marie du Plessis a fasciné Verdi et Piave pour en créer leur chef d'oeuvre ?

Selon Pierre Milza, Verdi a composé cette partition en pensant à l'accueil glacial que sa famille a fait à sa future épouse Giuseppina Strepponi dans son village natal. La malheureuse Strepponi était vue comme Germont juge d'emblée Violetta par le père du compositeur. La chanteuse montrera jusqu'à sa mort une dévotion pour le maestro telle celle de la dévoyée repentie pour son Alfredo. Oeuvre de passion et d'amour, La *Traviata* fait appel à nos sentiments les plus profonds, allons-nous juger librement ou aurons-nous la compassion pour pleurer le destin faillible d'une créature des plaisirs ? La réponse est dans le miroir tendu qui revient dans toutes les saisons, tel un rappel à notre propre nature sévère.

« Elle était brune et pourtant blanche,
Ses cheveux tombaient sur ses hanches.
Et la semaine et les dimanches,
Elle ouvrait à tous ses bras nus. »

Dans cette reprise de la production de 2019, le metteur en scène australien **Simon Stone** nous propose une vision très différente des frou-frous et des dorures Second Empire des *Traviata* classiques. Dans un univers urbain aux sollicitations numériques incessantes, Traviata est une influenceuse, une « *hit girl* » des soirées parisiennes et même une égérie de mode. On ressent avec émotion dès le début cette configuration minimaliste dans un cube constitué de deux écrans haute-définition où les paupières closes de Violetta nous accueillent. Avec un geste dramatique très sophistiqué on comprend aisément la portée onirique de sa mise-en-scène. On

entre dans la réalité de cette *Traviata* moderne, sa solitude et une carrière de paillettes construite sur des rêves brisés. La fin est d'une poésie absolue, Violetta disparaît entre les deux écrans dans un interstice de fumée blanche comme le papillon fragile qu'elle n'a cessé d'être. C'est une des plus belles mises-en-scène de tous les temps et il serait injuste de ne pas le signaler.

Nadine Sierra est une Violetta de légende. Belle à mourir et d'une grâce naturelle qui la rendent à la fois fatale et fascinante elle incarne le rôle sans effort. Vocalement c'est une verdienne idéale à la tessiture stable, l'agilité précise et brillante, aux graves puissants sans être écrasants. On remarque des pianissimi d'une pure beauté. Quel régal de voir comment elle porte ce personnage et nous fait redécouvrir des scènes et musiques que l'on croyait connaître déjà par coeur. **René Barbera** est correct en Alfredo. Un peu maladroit dans la vocalise et quelque peu figé théâtralement, nous apprécions tout de même une voix sonore au timbre généreux. **Ludovic Tézier** est fabuleux en père Germont à l'allure de patriarche provençal austère mais avec une cascade de souplesse dans toute l'étendue de son impressionnante tessiture. Flora est la pimpante **Marine Chagnon** qui a déjà incarné plusieurs rôles sur des scènes diverses. Avec une belle présence théâtrale, très naturelle dans son rôle de « *Best Friend* » de Violetta, on admire son timbre velouté aux nuances claires et à la diction impeccable.

Les excellents choristes et musiciens des forces de l'**Opéra national de Paris** ont su rendre à cette partition une justice inénarrable, on avait l'impression d'assister à une création. Les ensembles étaient d'une pure beauté malgré des costumes parfois « *over the top*« . La direction raffinée de **Giacomo Sagripanti** n'a jamais penché vers une nervosité emphatique que l'on aurait pu craindre. Le *maestro* italien a su consolider les ensembles sans noyer les solistes, sculpter avec intensité les instants les plus dramatiques et nous permettre de comprendre autrement cette partition.

« Coeur léger, coeur changeant, coeur lourd,
Le temps de rêver est bien court. »

A l’issue de la représentation, les vers du poème « *Bierstube Magie allemande* » du *Roman inachevé* de Louis Aragon nous ont poursuivi. Ce mélange de sensualité exacerbée, de mélancolie poétique et de dénouement fatal nous rappelle cette Traviata iconique dans ce Paris, désert populeux du début 2024. Et si, finalement, nous étions tous des Traviata de Simon Stone ? Nous nous perdons dans la brume hivernale, rallumant nos notifications après le rêve de Violetta. Alors le poète moderne, nous dévisageant narquois, ira égrener sur son compte X une glose d’Aragon: Est-ce ainsi que les hommes vivent? Et leurs *likes* au loin les suivent, comme des écrans révolus.

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 21 janvier 2024. VERDI : La Traviata. N. Sierra, R. Barbera, L. Tézier… Simone Stone / Giacomo Sagripanti.

VIDEO : Nadine Sierra chnate « *Addio del passato* » dans la production de Simon Stone à l’Opéra National de Paris

---

CRITIQUE, opéra. LILLE, Nouveau Siècle, le 25 janvier 2024. George BENJAMIN :

Written on skin (2012). Magali Simard-Galdès , Evan Hughes, Cameron Shahbazi… Orchestre National de Lille / Alexandre Bloch

En version semi scénique, Written on skin créé à Aix en 2012 fait le bonheur des spectateurs lillois – heureux auditeurs d'une œuvre puissante et onirique dont l'Orchestre National de Lille et son directeur musical, Alexandre Bloch expriment les miroitements hallucinés, la somptueuse parure symphonique.



En présence de l'auteur Sir George Benjamin, invité depuis une semaine et qui a piloté toutes les répétitions préalables, en complicité avec Alexandre Bloch, la partition s'affirme à la hauteur de sa réputation depuis sa création aixoise, telle un chef d'œuvre musicalement et dramatiquement saisissant… une œuvre phénoménale par sa concision musicale, son urgence dramatique.

Dans ce jeu de dupes, trouble et barbare, l’héroïne soumise et illettrée, épousée trop tôt [à 14 ans], réussira-t-elle à s’émanciper ? C’est à dire rompra-t-elle l’emprise despotique que lui impose en l’infantilisant, son mari le « Protector », figure impressionnante d’un tyran domestique… À la fois séducteur et provocateur, l’Ange qui est The Boy prépare et réalise la catastrophe, tout en permettant à l’épouse in fine, de réaliser son destin…
Certes elle paye le prix de sa quête [de vérité et de liberté] mais la jeune femme quitte la fonction quelle occupait jusque là, devient « Agnès », prend possession de son corps, découvre la force structurante de son désir, conquiert et revendique enfin sa propre identité. Sa trajectoire est admirablement menée; sa métamorphose, idéalement exprimée par la texture d’un orchestre caméléon, aux harmonies proprement hypnotiques.

Harmonies hypnotiques,
sujet terrifique et fulgurant,…
l’approche superlative du National de Lille
dans Written on skin
montre que la partition est bien
ce chef d’œuvre lyrique partout célébré



Written on skin par l’Orchestre National de Lille / Alexandre Bloch – toutes les photos © Ugo PONTE / ON LILLE 2024

La force du sujet, qui fait de l’héroïne une figure lyrique aussi passionnante et intense qu’une Tosca, bénéficie d’une parure orchestrale des plus raffinées, une voie médiane et originale entre Debussy, Bartok, Mahler… L’opéra de Benjamin se joue allusivement des références aux opéras « classiques » du XXe : il y a du Golaud dans ce protecteur dévoré par le souci de sa toute puissance ; comme il y a dans le continuum harmonique de Written on skin, des réminiscences du « Château de Barbe-Bleue », soit une matière musicale continûment mouvante et bouillonnante, qui exprime les zones les plus enfouies (et les plus motrices) de la psyché humaine.
The Boy est ici une instance qui pousse chacun dans ses retranchements insoupçonnés. Il est le catalyseur qui révèle

et permet la cristallisation des désirs. Il y a de l'angélique et du diabolique dans cette silhouette dérangeante, énigmatique et charnelle.
La force enivrante de la musique assure le prolongement avec l'orchestre de Debussy, source des plus admirées par le compositeur britannique et qui a d'ailleurs, avant la représentation de son opéra à Lille, dirigé les musiciens de l'Orchestre National de Lille, dans un programme qui comprenait Messiaen, Ligeti et … La Mer de Debussy.

Ici chaque accent, timbre, harmonie est intimement lié au texte ; toute l'écriture musicale sert la nécessite dramatique. D'où cette action qui captive irrésistiblement du début à la fin.
L'ayant déjà abordée à Tanglewood (précisément l'ayant alors préparée), – il y a 10 ans, pour la création américaine de l'opéra sous la direction de l'auteur, **Alexandre Bloch** dirige la partition à Lille, avec une énergie continue, une attention d'orfèvre idéale, révélant dans la texture orchestrale tous les ressorts qui fondent son activité allusive et qui font de la partition, un flux psychologique et viscéral d'une sensualité fulgurante. Les tableaux s'enchaînent les uns après les autres, comme une course à l'abîme…

ENTRE RÊVE ET CAUCHEMAR… LA PUISSANCE DE L'AMOUR

L'action se déroule entre rêve et cauchemar, réalité [médiévale] et métaphore contemporaine, avec cette distanciation opérée dans l'énoncé même du texte : chaque chanteur est à la fois son personnage et aussi le narrateur qui décrit l'action qu'il est censé incarner. Ce double registre à la fois action et récit, souligne l'essence métaphorique qui porte l'œuvre vers le symbole et son sens universel. Force du désir, puissance de la rencontre amoureuse, courage libérateur d'une femme au début soumise et infantilisée qui prend possession de son corps et devient maîtresse de sa sexualité…

Les entrées pour mesurer l'incroyable magnétisme de l'œuvre sont multiples : aussi nombreuses en réalité qu'insuffisantes ou incomplètes, pour en embrasser la singulière attraction. En cela le chant de l'orchestre au moment où Agnès devient femme désirante et s'abandonne dans les bras du Garçon, exprime un flux émotionnel d'une exceptionnelle intensité … on éprouve alors une expérience musicale d'une justesse inédite… guère ressentie et vécue que chez Wagner ; ce prodige est tout autant révélateur d'un hédonisme formel qui souligne combien Georg Benjamin est aussi un grand sensuel.



Magali Simard-Galdès (Agnès) / Evan Hugues (The Protector) © Ugo Ponte

CAST IDEAL… Au devant du plateau, les acteurs se succèdent, s'affrontent, s'évaluent… aucun ne résiste à l'œuvre trouble et ambivalente menée par The Boy : le contre-ténor **Cameron Shahbazi** excelle dans sa partie à la fois séductrice et démoniaque ; même engagement pour les deux anges, **Krisztina Szabó** et **Alasdair Kent**, qui incarnent aussi Marie et John. Aussi diseurs qu'impliqués dramatiquement, les deux rôles essentiels sont magistralement défendus. **Evan Hughes** affirme un Protector monolithique et noir, de plus en plus ébranlé dans ses convictions profondes, totalement saisi même quand il lit la page où par la voix du Garçon, Agnès lui révèle sa liaison extra conjugale. Le baryton articule chaque mot en totale fusion avec l'orchestre : son art prosodique est exemplaire. Il a la violence des êtres faibles. Au final ce despote domestique fait pitié, car il ne maîtrise rien, et surtout pas sa jeune épouse. Celle-ci bénéficie du soprano clair et diamantin de **Magali Simard-Galdès** : son Agnès se révèle peu à peu dans sa féminité lumineuse, son courage aussi et sa force morale ; l'illettrée soumise à son époux devient une femme à la sensualité rayonnante, défiant son oppresseur et sans jamais défaillir, jusqu'à la scène finale, à la fois terrifiante et sublime (avec la brume onirique diffusée par l'Harmonica de verre).

Alexandre Bloch montre combien il aime la partition, éclairant et sa puissance tragique et sa sensualité organique quasi extatique, en particulier les tableaux où se produisent l'attraction progressive (IV), puis l'ivresse amoureuse (VI) entre Agnès et The Boy (avec pour chacune le timbre de la viole de gambe, comme chant de tendresse). La parure orchestrale déborde littéralement de scintillements de couleurs instrumentales et de vagues harmoniques d'une exceptionnelle intensité. Aucune partition contemporaine n'égale une telle écriture entre révélation et ravissement. C'est assurément les deux séquences les plus hypnotiques de l'œuvre. La force de l'amour, le désir qui conduit Agnès vers son émancipation, sont exprimés avec une justesse fulgurante, ce que l'intéressée résume admirablement d'ailleurs, à la fin

de la seconde scène « ***L'amour n'est pas une image : l'amour est un acte*** ».

NOUVEAU JALON POUR ALEXANDE BLOCH ET L'ON LILLE

En présence de Sir George Benjamin qui vient saluer à la fin aux côtés de ses interprètes, **Alexandre Bloch** signe derechef un nouveau jalon décisif dans l'évolution de l'Orchestre lillois. Il aura aussi permis aux instrumentistes de travailler avec le compositeur (pour préparer le concert symphonique préalable, dirigé par George Benjamin), comme il aura aussi offert aux musiciens l'expérience inestimable de recueillir les indications du compositeur lui-même au cours des répétitions préludant aux représentations de l'opéra (ce soir et demain à Calais). Précis et très imagé, Benjamin a indiqué clairement la part de mystère, l'action des forces transcendantes de la psyché.

Après Mass de Bernstein, l'intégrale des symphonies de Mahler, après les expériences lyriques déjà nombreuses (Les Pêcheurs de perles, Carmen, … sans omettre La Voix humaine), cette création lilloise de Written on skin confirme un peu plus l'excellent niveau du National de Lille, sa légitimité convaincante à servir les écritures contemporaines. On attend avec impatience ce que produira l'Orchestre National de Lille dans … Wagner dont Tristan und Isolde est annoncé à l'Opéra de Lille du 13 au 28 mars prochains, les musiciens lillois assurant la réalisation orchestrale depuis la fosse.



Les saluts en présence du compositeur, Sir George Benjamin (debout en veste bleue, à droite) © Ugo Ponte

---

CRITIQUE, opéra. LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle. George BENJAMIN : Written on skin (2012). Magali Simard-Galdès , Evan Hughes, Cameron Shahbazi… **Orchestre National de Lille** / Alexandre Bloch, direction.

CRITIQUE, opéra (en version de concert). TOULON, Palais Neptune, les 23 & 25 janvier 2024. MASSENET : Thaïs. A. Edris, J. Wagner, M. Cairns… Victorien VANOOSTEN (direction).

Thaïs **de Jules Massenet est un opéra pré-expressionniste extrêmement séduisant, qui a pour thème la décadence physique et psychique, ainsi que la lutte entre le sacré et le profane, entre la rédemption et la perdition. Le livret de Louis Gallet, tiré du roman homonyme d'Anatole France, en respecte l'intrigue, laissant toutefois de côté les dimensions onirique, critique et mystique : le Moine Athanaël tente de persuader la courtisane Thaïs, pour qui il conçoit une véritable passion, de renoncer aux plaisirs de la chair. Thaïs, rachetée par Nathanaël, mourra sanctifiée : elle constitue l'un des grands personnages de Massenet et de la seconde moitié du XIXe siècle français. Sa *vocalità*, d'une grande souplesse, modelée sur la parole, changeante, fluide, qui permet au**

compositeur de créer des mélodies en miniature, est l'un des atouts majeurs de cet opéra, rare mais intéressant. Car d'aucuns n'y voient qu'une histoire mi-sucrée mi-surannée, avec une partition qui comporte force tunnels, entrecoupée de ce tube qu'est la célèbre "*méditation*", mais, pour notre part, jamais cette musique ne nous parait ennuyeuse, bien au contraire, tant son raffinement orchestral et ses couleurs chatoyantes continuent d'ensorceler nos oreilles à chaque nouvelle écoute.

Et c'est le cas ce soir à l'**Opéra de Toulon**, délocalisé (pour ce spectacle du moins) au **Palais Neptune** (le Palais des Congrès du port maritime, vaste et confortable salle, aux qualités acoustiques cependant assez moyennes…). Le miracle a surtout lieu grâce à la merveilleuse baguette de **Victorien Vanoosten**, protégé du grand Daniel Barenboïm auprès duquel il travaille depuis de longues années à Berlin, et propulsé quelques jours plus tôt Directeur musicale de la phalange maison (ce dont on se réjouit – et comme nous l'annoncions récemment dans ces colonnes). Car en maintenant de bout en bout un équilibre entre les séductions contraires qui animent cette musique, le jeune et brillant chef français redonne à la partition du compositeur stéphanois son visage le plus juste. Exotisme et spiritualité, grand spectacle et intimisme, ivresse et amertume, science et intuition : tout est parfaitement en place pour faire de cette exécution l'une des meilleures que l'on ait entendue pour cet ouvrage, dans lequel Massenet a su marier si habilement ses génies et ses démons !



Le plateau voval réuni en grande partie par **Pierre Ribemont**, conseiller aux voix auprès de **Jérôme Brunetière**, le nouveau directeur général de l'institution provençale, est l'autre grand bonheur de la soirée. Dans le rôle-titre, la soprano égyptienne **Amina Edris** confère à son personnage de courtisane repentie une vraie émotion vocale, au-delà de l'hédonisme de l'instrument, de son timbre empli de suavité, et de sons filés et autres *pianisssimi* de toute beauté … Devant son pupitre (on assiste ici à une version de concert…), elle incarne une Thaïs délicate et résignée, victime de sa beauté, et elle ne demande qu'à se laisser convaincre par Athanaël pour fuir une existence qu'elle ne supporte plus. Dans le célèbre air « *Dis-moi que je suis belle* », où elle interroge son miroir, la cantatrice ne se contente pas de triompher d'une page à panache avec ses éblouissants aigus (elle élude d'ailleurs les fameux contre-*Ré*… mais mieux vaut toujours des contre-*Ut* réussis que des notes ratés !), elle dessine surtout une Thaïs fine et sensible qui s'interroge, et pas seulement sur sa beauté…



Face à elle, l'Athanaël du baryton-basse autrichien **Josef Wagner** brosse un fort convaincant portrait du moine Athanaël, unissant qualités du timbre, puissance vocale, maîtrise stylistique et soin apporté à la prononciation – mais il ne parvient cependant à apporter à son personnage ce brin de démesure (voire de folie) qu'il exige, pour être pleinement convaincant. Dans le rôle de Nicias, le jeune ténor canadien **Matthew Cairns** est une belle surprise : il déploie un timbre très flatteur, s'exprime dans un français quasi parfait, et surtout possède le style requis. Les jeunes chanteuses **Faustine de Monès** et **Anne-Sophie Vincent** dans les rôles de Crobyle et Myrtale, forment un duo efficace, doté d'un chant soigné et délicat, tandis que la seconde revêt également les habits du personnage d'Albine, dans lequel elle fait valoir un registre aigu sidérant. Enfin, **Jean-Fernand Setti** apporte ses impressionnants physique et voix à Palémon, tandis que le **Choeur de l'Opéra de Toulon**, superbement préparé par **Christophe Bernollin**, n'appelle aucun reproche. Et il convient, pour finir, de mentionner le violon de **Laurence Monti**, qui livre une *Méditation de Thaïs* d'une bouleversante intensité.

Une soirée qui augure du meilleur pour l'avenir de l'**Opéra de Toulon** qui vient de s'adjoindre l'une des plus prometteuses baguettes françaises de sa génération !

_____

CRITIQUE, opéra (en version de concert). TOULON, Palais Neptune, les 23 & 25 janvier 2024. MASSENET : Thaïs. A. Adris, J. Wagner, M. Cairns… Victorien VANOOSTEN (direction).

VIDEO : Amina Edris chante l'air de Thaïs « Dis moi que je suis belle »

CRITIQUE, concerts. PARIS, Philharmonie (Cité de la musique) de Paris, 11ème Biennale de Quatuors à Cordes (du 12 au 21 janvier 2024).

La 11e édition de la **Biennale de quatuors à cordes** s'est tenue du 12 au 21 janvier 2024 à la **Philharmonie de Paris** où le festival a vu le jour en 2014. Cette année, plutôt que d'être dédié à un compositeur ou à une époque, la manifestation a mis

à l'honneur le **Kronos Quartet** à l'occasion de ses 50 ans. Outre les deux concerts d'ouverture, les cinquante œuvres créées par les Américains dans le cadre de son projet ambitieux « *Kronos Fifty for the Future* » ont été intégralement présentées. Les jeunes instrumentistes y sont particulièrement sous les projecteurs, notamment en partenariat avec **ProQuartet**.



Le Kronos Quartet a ouvert la 11e Biennale de quatuors à cordes, le 12 janvier, avec une œuvre emblématique de la création au XXe siècle : *Black Angels* de George Crumb (1929-2022). Sous-titré *Thirteen Images From the Dark Land*, l'œuvre, composée et créée en 1970, a été conçue « *comme une sorte de parabole sur notre époque troublée* », précise le compositeur. De nombreux fragments ou « *allusions symboliques* » constituent une mosaïque de souvenirs du passé

et du présent, avec notamment des réminiscences de Schubert (Quatuor « *La Jeune fille et la mort* ») et de *Dies irae*, presque inaudibles. L'utilisation de percussions (maracas, tam-tam, gong…) et de verres de cristal pour un effet d'harmonica de verre enrichit ces souvenirs, tandis que la voix (décomptes criés ou chuchotés en différentes langues) apporte une matière sonore brute. Sur des instruments amplifiés, les Kronos livrent leur conception de « *Dieu contre Satan* » qu'évoque Crumb, dans une interprétation de cette pièce qu'ils connaissent – c'est le cas de dire ! – sur le bout des doigts.

Lors du deuxième concert, on assiste d'abord à la projection d'un documentaire vidéo retraçant le parcours du Quatuor, avant d'assister à une succession de courtes pièces de 3 à 10 minutes, tout comme la deuxième partie du concert inaugural. Alors que dans *Black Angels*, ils se plaçaient de gauche à droite en regardant la scène -, **David Harrington** (violon 1), **Paul Wiancko** (violoncelle), **Hank Dutt** (alto) et **John Sherb** (violon 2) – reprennent la position conventionnelle (violons, alto, violoncelle) pour les autres pièces. Sur les dix-sept pièces qui figurent sur le programme des deux soirées, exceptés *Black Angels* et la vidéo, quatre sont données en création française, reflétant parfaitement la ligne conductrice des activités du Quatuor. À la fin de la première partie du concert du 13 janvier, les Kronos ont invité les jeunes **Quatuors Agate** et **Magenta** à se joindre à eux, pour jouer *Quartet Satz* de Philippe Glass. Chaque pupitre se retrouve donc avec trois instrumentistes, conférant une épaisseur inattendue à cette partition épurée. À la fin du même concert, **Mariana Sadovska**, chanteuse, multi-instrumentiste et compositrice ukrainienne installée à Cologne, entre sur scène pour interpréter sa composition *Chelnobyl. The Harvest* en création française, tout en jouant une sorte d'orgue portatif et en chantant des mélismes contemplatifs. À la fin du premier concert, les quatre musiciens ont joué, comme premier bis, *Purple Haze* de Jimi

Hendrix, pour lequel les régisseurs du son ont pris visiblement (et audiblement) un malin plaisir à amplifier les instruments pour produire un effet de guitare électrique.

Le marathon « *Kronos Fifty for the Future* », les 13 et 14 janvier, a révélé la tendance de pointe dans ce genre depuis 2015. En effet, c'est en cette année-là que fut inauguré ce projet plus qu'ambitieux : commander à des compositeurs du monde entier l'écriture d'œuvres pour jeunes musiciens, offrir ainsi un large éventail de nouvelles techniques et idées d'interprétation à différents niveaux, grâce aux partitions, enregistrements, notes de programme et entretiens vidéo relatifs aux œuvres en libre accès sur Internet. Les cinquante œuvres ainsi nées ont donc été données cette année dans son intégralité par les **Quatuors Magenta, Métamorphoses, Zaïde, Ragazze, Agate et Signum**. On y trouve l'utilisation récurrente de percussions, de bandes-son et de divers objets en dehors d'instruments de musique pour certains côtés ludiques (mais pas seulement). La collaboration avec un maître de percussions indien **Amrat Hussain** avec le **Quatuor Zaïde** a été fortement remarquée.

Si, tout au long de cette 11ème édition, la musique du XXe et XXIe siècle était omniprésente, le concert de clôture autour du **Quatuor Modigliani** est revenu vers le Romantisme, avec l'*Octuor* de Mendelssohn et le premier *Quatuor* de Grieg. Mais le concert commence par *Langsamer Satz* de Webern, de facture encore très post-romantique. Le jeu des quartettistes est très expressif mais pas pour autant excessif. Dans l'*Octuor*, composé par un jeune homme de 16 ans, on assiste à une interprétation (avec le **Quatuor Leonkoro**) beaucoup plus mûre, qui semble parfois trop mature par rapport à la nature insouciante et fraîche des 1er et 4e mouvements. Le mouvement lent, très sonore, est marqué par un lyrisme bien mis en avant. Pour le *Quatuor* de Grieg, aux Modigliani et Leonkoro se sont joints les **Quatuor Chaos** et **Barbican**, et certains membres des **Quatuors Hermès, Confluence, Akylone** et **Arod**, ainsi que

les contrebassistes **Yann Dubost** et **Edouard Macarez**. Cette version d'orchestre de chambre est, outre l'épaisseur du son qui multiplie la théâtralité, réjouissante pour les yeux : le balancement d'une quinzaine de musiciens jouant debout offre une belle chorégraphie naturelle, qui nous invite, par un autre biais, à la musique mêlant habilement des éléments classiques et folkloriques. À la fin du « *Romanze* », une corde du violon de **Loïc Rio**, du **Quatuor Modigliani**, rompt, laissant un précipité improvisé qui détend encore davantage l'atmosphère. Ainsi, le « *Presto al saltarello* » final est débordant d'énergie littéralement sautillante, montrant les musiciens de la famille du quatuor réunis et unis par leur passion pour cette formation vieille de 300 ans. Le bis, *Plink, Plank, Plunk* de Leroy Anderson fait éclater pleinement leur joie de jouer ensemble et de partager cette joie avec le public.

CRITIQUE, concerts. PARIS, Philharmonie (Cité de la musique) de Paris, 11ème Biennale de Quatuors à Cordes (du 12 au 21 janvier 2024). Photos © Antoine Benoit-Godet/Cheeese.

VIDEO : le Kronos Quartet interprète « Testimony » de Charlton Singleton

CRITIQUE, concert. LILLE, Opéra de Lille, le 20 janvier 2024. HENRY / LOUATI / MULLER : Dracula, ou la musique troue le ciel. Compagnie Le Balcon / Maxime PASCAL (direction).

Raconter en musique et en bruitage « *les repre´sentations les plus folles de la terreur et de la profanation » et « *jouer avec ce personnage-objet sonore* » : voici une soirée folle proposée par l'Opéra de Lille ! Dans sa partition, le compositeur français Pierre Henry fusionne des extraits de la *Tétralogie* de Wagner avec des sons concrets. Ici, Othman Louati et Augustin Muller la (ré)orchestrent et la spatialisent pour un ensemble d'instruments à vent, percussions et orchestre de haut-parleurs – le tout interprété par la compagnie *Le Balcon* sous la direction de son fondateur et chef Maxime Pascal.**



Créée en 2002, la première version de *Dracula, ou la musique troue le ciel* fut entièrement exécutée à la console. Quinze ans plus tard, en 2017 au Théâtre de l'Athénée à Paris, la création de la présente version, en l'occurrence la troisième, s'est déroulée avec un orchestre. En effet, cette fresque monumentale à huit « épisodes » est une libre adaptation pour orchestre sonorisé et orchestre de haut-parleurs, « *fondée sur 3 conducteurs synchrones fournis par Pierre Henry : les 2 premiers contenant ses musiques en version stéréo, le troisième faisant entendre ses emprunts à Richard Wagner exécutés par l'orchestre*** ».

Pierre Henry considérait Wagner comme « *un autre Dracula […], extraordinaire investigateur de sensations abyssales* ». La partition de l'électro-acousticien – jusqu'aux moindres indications ainsi que la partie orchestrale de Wagner – sont ici transcrites pour un ensemble d'instruments à vent. Il

s’agit d’un orchestre par deux, le deuxième tuba étant contrebasse, excepté les trompettes qui sont au nombre de trois, et une clarinette basse et un trombone basse s’ajoutant à leurs pupitres respectifs. Cet ensemble est augmenté d’un piano et d’une contrebasse qui élargissent l’éventail sonore.

La couleur des sons directs (mais électrifiés) est donc dominée par de puissantes teintes cuivrées, les instruments de bois se rapportant souvent à quelque chose de strident et perçant. Ces instruments sont richement complétés par des percussions réparties sur deux groupes (dont un avec des timbales) qui participent activement à des « bruitages ». Les timbales résonnent pleinement à certains moments-clés, comme s’ils nous emmenaient dans un monde souterrain. Le piano, lui aussi sonorisé, est largement exploité, aussi bien sur le clavier que sur les cordes dans la caisse de résonance. Lorsqu’il est joué sur le clavier, cela paraît étrange dans cet ensemble amplifié et sa sonorité habituelle donne parfois l’étonnante illusion d’un revenant ! Et les lumières rouges plus ou moins intenses, puis bleues ou blanches selon les « épisodes », participent à faire revivre un imaginaire de l’effroi.

Les bruitages, dont Pierre Henry était expert, constituent bien entendu la clé de cette œuvre : cris du corbeau, hurlement des loups, rires effrayants, battement d’ailes de chauve-souris, bruits de pas, ou encore crépitation du feu, sifflement du vent… Placés entre des *leitmotiv* rythmiques et mélodiques de Wagner qui se répètent de manière implacable (les enclumes du Nibelheim dans *L’Or du Rhin*), ou des fragments saccadés (*Chevauchée des Walkyries*), ces bruits prennent progressivement de l’importance, pour devenir les éléments principaux, à tel point que l’orchestre wagnérien, notamment ses cordes, se fait entendre par des bandes-son. Tout cela est si évocateur d’images que nous viennent aisément à l’esprit des scènes des films de Terence Fisher ou du *Nosferatu* de Murnau – que cite Pierre Henry comme sources

d’inspiration.

La conception née du génie du compositeur, l’inventivité dans l’orchestration d’**Othman Louati** et d’**Augustin Muller**, ainsi que la diffusion sonore à travers différents haut-parleurs (sur scène et partout dans la salle) mise au point par **Florent Dereux**, créent, au fil des « épisodes », la perception sensorielle qui entraîne davantage les spectateurs dans cet univers à la fois singulier et luxuriant. Ainsi, c’est un monde complètement pictural qui se déroulent devant nous, un « *film sans images* » comme le définit Pierre Henry lui même. Et les excellents musiciens du **Balcon** rendent cet univers fantastique grâce à leur pertinence interprétative, sous la direction toujours dynamique et complètement investie de **Maxime Pascal.**

* Les citations sont de Pierre Henry sont toutes tirées de son site-catalogue : https://pierre-henry.org/items/show/323 (sauf **).

CRITIQUE, Concert. LILLE, Opéra de Lille, le 20 janvier 2024. HENRY / LOUATI / MULLER : Dracula, ou la musique troue le ciel. Compagnie Le Balcon / Maxime Pascal (direction). Photos © Simon Gosselin / Opéra de Lille.

VIDEO : Trailer de « Dracula » de Pierre Henry par la Compagnie Le Balcon /Maxime Pascal

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra de Lyon, le 24 janvier 2024 (et jusqu'au 4 février). OFFENBACH : Barbe-Bleue. F. Laconi, H. Mas, J. Duffau, J. Courcier, G. Andrieux… Laurent PELLY / James HENDRY.

Après *Orphée aux Enfers* (1858), *La Belle Hélène* (1864), et la même année que *La Vie parisienne* (1866), ce ***Barbe-Bleue*** de **Jacques Offenbach**, sur un livret de **Meilhac et Halévy**, est tiré du conte de Charles Perrault – mais ici grandement revu et corrigé par le joyeux luron qu'était le compositeur franco-allemand. Cependant, par ces sombres et tristes temps de harcèlement sexuel, de violences faites aux femmes, de féminicide, et de légitime révolte féminine, ce *Barbe-Bleue* – repris à l'**Opéra de Lyon** dans la fameuse mise en scène de **Laurent Pelly** étrennée *in loco* en 2019 – n'a non seulement n'a pas perdu un poil de sa vive verve satirique d'autrefois… mais recouvre un vivante écho dans notre triste actualité !



Dans une lumière blême (**Joël Adam**), le rideau se lève sur un livide décor guère décoratif de **Chantal Thomas** qui défrise les fées des contes : pas de cadre bucolique, pas de chaumière douillette, mais une ferme où l'on patauge dans la gadoue et le purin, ce qui n'empêche pas de s'y contenter fleurette, même si Fleurette, la délicieuse et délicate **Jennifer Courcier** ne s'en laisse pas conter par l'agile et habile Saphir, l'élégant **Jérémy Duffau,** à la mèche folle et en salopette de fermier (mais en fait un Prince travesti !). Du pauvre linge étendu, une bicyclette rouillée, une niche délabrée et désertée de chien, véritable lieu en déshérence, où le Conte Barbe-bleue y cherche une nouvelle proie, après avoir envoyé en préliminaire mission de chasse à la vierge, à la "rosière", son frêle mandataire tourmenté Popolani, en imperméable, avant de le troquer contre sa blouse blanche d'officiant médical occulte de la clandestine morgue comtale dans le sous-sol de son château !

Allures et figures de dégénérés par la consanguinité sans doute, une rustaude population rustique, aux ternes costumes de rustres mal dégrossis et aux trognes renfrognées, évoluent dans cette cours de ferme au-dessus de laquelle sont par ailleurs placardées des Unes de journaux à sensation, tronquées à nos yeux pour que l'angoisse soit plus grande qui, évoquant des disparitions mystérieuses de femmes, pèsent et plombent le moral.

En somptueuse et silencieuse limousine, marque Jaguar pour le prédateur, longue et noire comme un corbillard, manteau de cuir noir, œil charbonneux et raides cheveux gominés de danseur de tango sur barbe taillée bleuie, déboule Barbe-Bleue. Commence son *lamento* éploré, son récitatif inspiré d'opéra tragique entre Gluck et Verdi, sur les malheureux accidents répétés qui lui arrachent successivement ses femmes et, après une cadence cascadante et virtuose, aux aigus éclatants, le voilà tout guilleret, « *Ô gué ! Le veuf le plus gai* », dansant avec une souplesse étonnante et détonante par rapport à son corps massif : loin de détonner en passant avec naturel du parlé au chanté (exercice dont on ne souligne jamais assez la difficulté et le danger pour la voix), **Florian Laconi** déploie une généreuse prolixité vocale de ténor lumineux dans l'aigu, sombrant dans des graves sonores (« *Je suis Barbe-bleue* »), repris par le chœur maison frissonnant dans une admirable unanimité d'automates entre respect et crainte (dirigé par **Benedict Kearns**).



Et l’on comprend le sursaut de désir qui le secoue à la vue de la bien “roulée” Boulotte : « *Un Rubens !* » il s’écrie et s’extasie devant la plus délurée des bergères, incarnée en belle et bonne chair (et voix !) par la pulpeuse **Héloïse Mas**, pas morne paysanne comme les autres, mais saine et plantureuse bout de femme, propre à vivifier un mort. Mais à peine intronisée comtesse dans le somptueux palais, Boulotte, timbre voluptueux et langue bien pendue, gêne aussitôt son époux. Qui, lui préférant la princesse Hermia sur le point de se marier avec le Prince Saphir, aspire aussitôt à épouser cette dernière – destinant sa femme à la morgue où sont méthodiquement rangées en leur tiroir réfrigéré ses cinq précédentes épouses ! Barbe-Bleue vante avec fierté à Boulotte son palmarès conjugal et mortuaire, ce caveau de famille, et lui montre, ricanant de sadisme, le casier à son nom qui lui est déjà destiné, mais il commet le soin de la tuer à son médecin spécialisé affecté à ce service, son (pas si) fidèle

Popolani, un **Guillaume Andrieux** aux allures de Nosferatu/Frankenstein, mais en fait faux méchant… car il les a endormies et non empoisonnées pour les sauver !

Des basses fosses du château du comte, on repasse aux fausses risettes et vraies bassesses de la cour, de la basse-cour tant le revêche roi Bobèche fait baisser l'échine souple de ses courtisans, rangés en rang d'oignons de légumes en série par le comte Oscar – impeccable **Thibault de Damas** ! – dont c'est l'occasion pour lui, avec sa mine d'enquêteur-espion, de s'adonner à un superbe numéro éclatant de vitalité ironique dans ses couplets sur le bon courtisan, au demeurant l'air le plus célèbre de l'œuvre.

Certes, nous avons perdu des codes, certaines clés pour ces pamphlets d'une œuvre très ancrée dans son temps, par ailleurs bien contrôlée par la censure. Mais, sans vendre la mèche, dans les scènes de ménage entre le roi Bobèche (chauve mais décoiffant **Christophe Mortagne** !) et sa guère clémente Clémentine de femme, **Julie Pasturaud**, voix royale et impérieuse. Dans ce couple aigri et en guerre, il n'est pas interdit de voir la mésentente célèbre du couple impérial que formaient Napoléon III et Eugénie.

À la tête de **l'Orchestre et du Chœur de l'Opéra de Lyon**, le jeune et bouillonnant chef britannique **James Hendry** (un nom à retenir !) mène son monde tambour battant, battue aussi échevelée que précise, dans la respiration vive de la musique, bien que pressante pour les chanteurs parfois… Et le dira-t-on jamais assez ? L'équilibre exact entre la parole et le chant sans qu'on sente de longueur et l'aisance de tous ces formidables acteurs-chanteurs à passer de l'une à l'autre.

Subtile et utile mise en scène de **Laurent Pelly**, qui règle son compte au conte en soulignant et en révélant, sous l'irrésistible drôlerie de l'œuvre bouffe, la noirceur de sa matière, réglée en mouvements et jeu comme une partition de musique…

Un *Barbe-Bleue* au poil !

_____

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra de Lyon, le 24 janvier 2023 (et jusqu'au 4 février 2024). OFFENBACH : Barbe-Bleue. F. Laconi, H. Mas, J. Duffau, J. Courcier, G. Andrieux… Laurent PELLY / James HENDRY.

VIDEO : Extrait de « Barbe-Bleue » selon Laurent Pelly à l'Opéra national de Lyon

---

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre Garonne, le 24 janvier 2024. « MAL– Ivresse divine » par Marlene MONTEIRO FREITAS

Le 24 janvier 2024, les spectateurs du Théâtre Garonne de Toulouse ont vécu une véritable tempête scénique. Sous le titre évocateur de *MAL – Ivresse divine*, la chorégraphe cap-verdienne Marlene

Monteiro Freitas a convié le public toulousain à une plongée vertigineuse au cœur des mécanismes du pouvoir et de ses dérèglements, proposant une expérience aussi dérangeante qu'ensorcelante.

Neuf interprètes aux visages grimés, vêtus d'uniformes suggérant une autorité indistincte, investissent un praticable en marches d'escalier qui évoque aussi bien une tribune politique qu'un piédestal pour une parade grotesque. S'ensuit une sarabande effrénée où se succèdent des figures aussi reconnaissables qu'inquiétantes : écoliers, fonctionnaires, soldats, hommes de loi, et un roitelet rappelant le célèbre Père Ubu. Ce ballet expressionniste et cauchemardesque, d'une puissance évocatrice remarquable, transforme la scène en un espace de métamorphoses permanentes. Les interprètes, portés par une danse à la fois millimétrée et frénétique, défilent, s'observent, se transforment, incarnant tour à tour le monstre, le soldat ou le diable, pour mieux sonder le mal dans ses dimensions les plus retorses.

Marlene Monteiro Freitas ne se contente pas de danser l'absurdité ; elle la structure. En s'inspirant de figures intellectuelles comme Hannah Arendt ou Georges Bataille, elle met en scène la banalité du mal qui se cache dans les rouages de nos institutions. L'uniforme, dans ce théâtre de la cruauté, n'est pas qu'un costume ; il est le symbole de cette organisation politico-sociale qui, en se détraquant, révèle sa nature malade. La chorégraphe pousse sa réflexion jusqu'à inclure le spectateur dans le tableau. En se contemplant sur la scène, applaudissant au spectacle de ces pantins écervelés, le public devient le miroir de sa propre fascination pour ces mécanismes d'autorité souvent absurdes. C'est là toute la force subversive de l'œuvre : plus on rit, plus ça fait mal.



Avec *MAL*, **Marlene Monteiro Freitas** convoque un univers baroque et *pop* pour créer une poésie hallucinatoire d'une grande beauté formelle. La bande-son, éclectique, passe de rythmes syncopés du Cap-Vert à des extraits de Tchaïkovski, créant un décalage permanent qui renforce l'aspect onirique et déstabilisant du spectacle. Les corps, poussés dans leurs retranchements, se tordent, s'agitent, se figent dans des postures grimaçantes, évoquant tout autant les tableaux inquiétants de **Michaël Borremans** que l'univers cauchemardesque de **Luis Buñuel**. Cette « *ivresse divine* » n'est autre que celle de la puissance créatrice face à la noirceur du sujet, un vertige maîtrisé qui captive et hypnotise.

En offrant une fresque aussi monumentale que démente, **Marlene Monteiro Freitas** confirme son statut d'artiste unique, dont la danse, d'une accessibilité trompeuse, force l'admiration et nous confronte, sans jamais nous lâcher, à nos propres démons. Une œuvre indispensable pour qui veut comprendre comment la

danse peut encore dire le monde.

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre Garonne, le 24 janvier 2024. « MAL– Ivresse divine » par Marlene MONTEIRO FREITAS. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, concert. METZ, Grande Salle de l’Arsenal, le 21 janvier 2024. MONTEVERDI : Les Vêpres de la Vierge. Choeur de Chambre de Namur / Cappella Mediterranea / Leonardo Garcia Alarcon (direction).

Il y a différentes manières, on le sait, d’interpréter les célébrissimes *Vêpres de la*

Vierge (1610) de Claudio Monteverdi. Pour ce concert donné à la Cité musicale de Metz et son magnifique écrin de bois clair qu'est la Grande Salle de l'Arsenal (signée par Riccardo Bofill), à la magnifique acoustique pour combler notre bonheur, Leonardo Garcia Alarcon et son ensemble Cappella Mediterranea (épaulé ici par l'extraordinaire Choeur de Chambre de Namur, préparé par Thibaut Leenaerts), opte pour un style résolument grandiloquent et théâtral, avec sa vingtaine d'instrumentistes et de choristes, les deux ensembles (surtout le second, et les cuivres et bois du premier) prenant possession de tout l'espace de la vaste salle de l'Arsenal, depuis les travées au beau milieu du public, les coursives latérales, ou encore la tribune ou l'entrée (haute) de l'auditorium – pour créer de saisissants effets de spatialisation du son.

Un événement véritablement jouissif !



Dans cette impressionnante “représentation” liturgique, tout est admirable : la direction puissamment inspirée de **Leonardo Garcia Alarcon**, la qualité irréprochable de son ensemble instrumental comme du **Chœur de chambre de Namur** (l’un des meilleurs d’Europe dans ce répertoire !), la virtuosité et l’intensité des solistes. Inoubliable, par exemple, le duo formé par **Matthias Vidal** et **Valerio Contaldo** dans le “Duo Seraphim”, postés l’un dans la tribune derrière le plateau et l’autre à l’opposé derrière le dernier rang des spectateurs. Poussant l’expressivité jusqu’à son paroxysme, osant des tensions presque insoutenables dans le haut de la tessiture, les deux artistes laissent l’auditeur bouche-bée, les interventions du ténor portugais **Frederico Projecto** leur offrant un juste contrepoint. Parmi les voix aigües, on retrouve les fidèles **Mariana Flores** et **Deborah Cachet** (soutenues par le contre-ténor espagnol **David Sagastume**), qui savent s’effacer derrière le génie montéverdien sans rien renier de leur personnalité. Leurs différences de timbre et de sensibilité servent admirablement le propos d’un Garcia Alarcon soucieux d’accentuer au maximum les contrastes. Le deux basses – **Andreas Wolf** et **Rafael Galaz Ramirez** – possèdent des voix sonores et parfaitement rompues aux exigences de

cette musique. Une représentation des *Vêpres de la Vierge* de Monteverdi est toujours un événement véritablement jouissif, et ce soir-là à Metz – comme on l'imagine dans l'autre somptueux écrin qu'est la Chapelle Royale de Versailles où les artistes se produisaient le lendemain – l'optimisme rayonnant de cet étourdissant festival vocal à immanquablement contaminé un public messin qui ne s'y est pas trompé en venant en masse – et en faisant surtout un retentissant triomphe (debout) à l'ensemble de tous ces merveilleux artistes !

CRITIQUE, concert. METZ, Grande Salle de l'Arsenal, le 21 janvier 2024. MONTEVERDI : Les Vêpres de la Vierge. Choeur de Chambre de Namur / Cappella Mediterranea / Leonardo Garcia Alarcon (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Leonardo Garcia Alarcon dirige (le début) des « Vêpres de la Vierge » à la tête de sa Cappella Mediterranea et du Choeur de Chambre de Namur